

tière qu'afin de laisser moins de temps pour les exercices religieux, pour l'étude de la morale chrétienne, et arriver avec le temps à supprimer les choses nécessaires au profit de choses plus ou moins utiles. Voilà le fin mot de cette agitation à la tête de laquelle nous retrouvons les gens qui, en toute circonstance, à propos de tout, s'évertuent à exclure l'influence religieuse, ou du moins à faire le moins large possible la place qu'elle doit occuper, àinconvenir le plus possible le rôle qu'elle doit jouer.

Voilà, n'en doutons pas, le secret de ces récriminations persistantes contre le caractère, pas assez pratique au gré de nos réformateurs, de notre école catholique élémentaire. Voilà la signification réelle de cette formule, sous laquelle on a toujours trouvé dissimulée une tentative de la franc-maçonnerie contre le sanctuaire où grandit la génération de l'avenir.

La "Bonne souffrance"

DE M. COPPÉE

II

Le "chrétien de cœur, sinon de foi", avait-il donc totalement oublié cette foi qu'il défendait avec verve ou éloquence, et qui avait réjoui ses premières années ? Nous ne le croyons pas, ni l'écrivain de la *Bonne souffrance* non plus :

Aujourd'hui que j'ai retrouvé la foi, je me demande même si je l'ai jamais absolument perdue...

Quand, par hasard, j'entrais dans une église, le respect m'attendait sur le seuil et m'accompagnait devant l'autel. Toujours les cérémonies du culte m'émurent par leur vénérable caractère d'antiquité, leur pompe harmonieuse, leur solennelle et pénétrante poésie. Jamais je n'ai trempé mon doigt dans l'eau froide des bénitiers sans tressaillir d'un singulier frisson qui était peut-être celui du remords.

Oui, plus j'y songe, plus je crois qu'un peu de foi chrétienne sommeilla toujours au fond de mon cœur (p. 7).

Quand on a le bonheur de croire et de prier au matin de la vie, ni le temps, ni les soucis ou le tourbillon des rêves, ni les secousses des passions, n'arrachent ces souvenirs, n'effacent ces empreintes. Il en reste assez, pour qu'on en souffre et pour que, la grâce de Dieu aidant, on finisse par en revivre.

L'âme du baptisé est un temple. Qu'on expulse Dieu du sanctuaire, qu'on salisse le temple, qu'on y entasse les ruines comme dans une pauvre chapelle des champs, ou les cadavres honteux